

À malin, malin et demi

William Hope Hodgson



Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est la traduction de *Diamond Cut Diamond with a Vengeance* (**The Red Magazine**, Janvier 1918).

Pour son titre, Hodgson joue avec l'expression *diamond cut diamond*, qui peut se traduire par *à malin, malin et demi* et l'objet de l'expérience censée produire du diamant de synthèse.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

— Eh bien, M. Moss, dit Harrison à la fin de son exposé, vous sentez-vous à l'aise pour mettre de l'argent liquide dans une grande opération ?

— Certainement, répondit le Joaillier. Si vous et M^{lle} Gwynn passez chez mon avocat demain à onze heures, nous ferons rédiger notre accord et le signerons.

M^{lle} Gwynn et Tony Harrison pouvaient tous deux voir que le Joaillier savait ce qu'il faisait. Lorsqu'il eut prononcé le résultat de leur travail, un diamant de très belle couleur, bien que petit, mais toujours un diamant selon tous les tests connus, ils se tournèrent naturellement l'un vers l'autre et se serrèrent la main en silence et en se félicitant mutuellement.

Tous deux étaient des Américains, qui s'étaient rencontrés à Londres dans le même cours de chimie et qui, au fil du temps, s'étaient si bien connus que M. Cupidon avait fini par se mettre sur leur chemin et les avait définitivement liés par une bague de fiançailles. Mais l'argent était malheureusement rare pour eux deux et ils avaient d'abord considéré leur mariage comme un sacrement très éloigné dans le temps. Mais maintenant, il se rapprochait, car un curieux travail expérimental qu'ils avaient effectué au cours des six der-

niers mois avait abouti à un succès dépassant de loin tout ce qu'ils avaient osé espérer.

Le Joaillier, comme Tony l'appelait, était un certain M. Moss, un marchand réputé de pierres précieuses. Tony avait réussi à l'intéresser à l'expérience et lui avait arraché la promesse informelle de financer une grande expérience sur des bases similaires si un diamant résultait réellement de la première tentative. Et maintenant, le diamant se trouvait là, dans la paume du Joaillier, tandis que le jeune homme et la jeune femme se serraient joyeusement la main en pensant à la proximité de leur futur bonheur.

Le lendemain, après quelques heures passées à discuter et à signer les papiers nécessaires, Nell Gwynn et Tony Harrison quittèrent le Joaillier et son homme d'affaires, munis de leur exemplaire de l'accord, dûment signé et attesté. Pourtant, bien que tout ait été fait dans les règles de l'art, sans la vivacité de M^{lle} Gwynn, les deux jeunes gens auraient certainement apposé leurs noms sur une ou deux clauses qui auraient pu s'avérer désastreuses dans l'avenir. Elle leur fit comprendre qu'ils obtiendraient ce qu'ils avaient stipulé et, en conséquence, ils s'en sortirent avec un accord juste et satisfaisant. Bien que la jeune femme ait dit qu'elle aurait souhaité trouver un partenaire en qui elle aurait pu avoir plus confiance

qu'en M. Moss. Mais, comme Tony lui fit remarquer que, tant que l'accord était bon, ils ne pouvaient pas se tromper beaucoup.

Le mois suivant, Harrison et M^{lle} Gwynn se préparèrent à la grande expérience. Ils étaient tous deux chimistes et avaient fait des avancées considérables dans certains domaines de pensée et de recherche. Mais ce ne fut qu'après leurs fiançailles que chacun confia à l'autre les résultats de ses travaux et comment chacun était arrivé exactement aux mêmes conclusions au sujet des expériences d'Urfur, dans lesquelles, comme la plupart du monde le sait, il produisit une sorte de poudre de diamant grossière. Ensuite, il y eut la tentative par laquelle Harrison réussit à intéresser le Joaillier. Dans cette expérience, ils utilisèrent un explosif pour obtenir la pression nécessaire, puis ils gardèrent la « boîte à pression » chaude pendant six mois, la refroidissant lentement par des degrés infinitésimaux et produisirent ainsi le petit diamant sur la base duquel M. Moss avait accepté de financer une grande opération.

Pendant le mois suivant, Harrison et Nell firent leurs préparatifs. À la fin de cette période, Tony s'installa dans une petite maison de *Cheyne Walk*, avec une énorme « boîte à pression » dans un four à gaz correctement construit et tout ce qu'il fallait pour ce qu'il ap-

pela une « année de travail ». En bref, leur théorie était que la baisse graduelle de la température sur une longue durée était la voie la plus sûre vers le succès. Ils s'étaient affranchis de la théorie de Jarnock et d'Urfur qui prévoyait une période de temps très longue pour cette phase de l'expérience et croyaient entièrement, avec M. Laodwen, à un taux précis de décroissance de la température. Bien que Laodwen n'ait jamais été plus qu'un théoricien et que son affirmation resta à vérifier.

Lorsque l'explosion eut lieu dans la « boîte à pression », M^{lle} Gwynn et Harrison restèrent pour observer le résultat. Heureusement, leurs calculs avaient été faits avec une marge de sécurité suffisante, car la pression fut atteinte sans éclatement de la boîte, ce qui aurait pu détruire l'endroit. Et après cela, comme je l'ai dit, Harrison s'installa à son poste pour s'occuper de l'appareil – un four à chaux à brûleurs à gaz, la chaux étant tassée autour de la « boîte à pression » cylindrique recouverte d'argile et le jet passant à travers la chaux.

Il avait été convenu entre eux que Nell Gwynn descendrait chaque jour et s'occuperait du four pendant quelques heures dans l'après-midi, pendant que Harrison sortirait prendre l'air. Ce qu'elle faisait, en amenant sa jeune sœur avec elle pour lui tenir compagnie et peut-être comme une sorte de chaperon, ce

que Harrison pensa être une bonne idée, surtout lorsqu'il constata que le Joaillier prenait l'habitude de descendre pour jeter un coup d'œil pendant les périodes où Nell était de garde.

Auparavant, c'est-à-dire pendant les étapes préliminaires, M. Moss avait été rigoureusement exclu car, comme lui avait dit Harrison, « Le secret est notre secret et nous ne le divulguerons pas. Nous sommes convenus avec vous de vous donner la moitié de la production, mais nous n'avons pas l'intention de vous révéler notre secret. Vous devez être satisfait et respecter votre part de l'accord ».

Le Joaillier avait beaucoup grogné, mais il avait fini par acquiescer et on ne l'avait plus revu jusqu'à ce que l'affaire soit bien engagée et que Harrison lui eut écrit qu'il pouvait lui rendre une visite d'inspection quand bon lui semblait. C'est ce qu'il avait fait et il poursuivait maintenant par une série de visites « occasionnelles » pendant la surveillance de M^{lle} Gwynn, comme je l'ai dit. Au début, il avait râlé contre la présence de la sœur de Nell, disant que cela ferait le tour de la ville qu'ils fabriquaient des diamants, mais cela s'avéra être principalement une excuse pour éloigner la jeune fille afin qu'il puisse parler à M^{lle} Gwynn.

Trois mois plus tard, le Joaillier eut avec

Nell une conversation qu'elle garda entièrement pour elle, car elle ne voulait pas inquiéter son amant, ni avoir de problèmes avant la fin de la grande expérience.

Le Joaillier commença la conversation en disant que la tentative ne pouvait rien donner, qu'il l'avait financée uniquement pour lui faire plaisir, que Harrison était pauvre, alors que lui, M. Moss, était riche et l'aimait. Voudrait-elle l'épouser ? En bref, il s'agissait d'une proposition, abordée de manière délicate et stratégique selon la façon dont le Joaillier voyait les choses et qui correspondait certainement à son caractère. Il accepta son refus avec un sourire gras, incrédule et lui dit de « réfléchir », offre qu'elle déclina brièvement, mais fermement.

Il fallut à l'homme une semaine de refus constants pour qu'il accepta que la jeune femme pensait ce qu'elle disait. « Mais il est pauvre et cela n'aboutira à rien », lui assura-t-il une douzaine de fois, comme si aucun argument plus fatal ne pouvait être utilisé contre Harrison et en faveur de son propre cas. Enfin, quand il se rendit compte qu'elle ne voulait pas de lui à n'importe quel prix, il devint grossier et dit plusieurs choses pour lesquelles le lendemain il revint pour présenter des excuses lourdes et rusées.

— Nous pouvons encore être amis, dit-il,

après avoir expliqué son manque de manières. Il ne sert à rien de ne pas être amis.

Et il insista pour qu'elle serrât sa grande, grosse et molle main. Et la jeune femme, qui ne l'aimait pas du tout, accepta de le considérer comme tel, pour le bien de la grande expérience.

À partir de ce moment et pendant de nombreux jours, ses visites furent très régulières et Nell observa qu'il semblait examiner les équipements du fourneau d'une manière insistante, mais discrète. Elle remarqua aussi que son discours tournait maintenant beaucoup autour de la fabrication des diamants et cela lui convenait très bien, car elle pouvait parler d'un tel sujet et ainsi l'éloigner de son attitude désagréable de courtisant rejeté. Au bout de quinze jours, cependant, elle se rendit compte qu'il ne parlait plus et ne posait plus de questions d'ordre général sur leur travail, mais qu'il essayait de la « cuisiner ». Elle devint un peu méfiante, évita les réponses franches et dut finalement lui dire directement, en autant de mots, qu'il ne devait pas trop demander, car elle ne pouvait répondre à certaines de ses questions sans révéler certains de leurs secrets. La déception se lut un instant sur le visage grossier et gras de l'homme, mais il la cacha et détourna la conversation. Après ce jour, il s'éloigna complètement pendant une se-

maine.

À partir de ce moment, M. Moss cessa dans une large mesure d'importuner M^{lle} Gwynn par sa présence. Il prit cependant l'habitude de rendre visite à Tony Harrison, peut-être pour savoir si la jeune femme avait dit quelque chose au sujet de son offre de mariage. Mais que ce soit là une raison ou non, il fut bientôt évident pour Harrison que le Joaillier était à la recherche d'informations, notamment en ce qui concernait le taux de décroissance des températures et le temps minimum nécessaire pour achever le refroidissement.

Ces questions éveillèrent les soupçons de Harrison, mais au lieu de dire carrément qu'il ne voulait pas donner de renseignements et parce qu'il ne voulait pas être ennuyé, il fournit au Joaillier un grand nombre de données inexactes que ce dernier digéra avec un visage souriant et satisfait.

À certains moments, le Joaillier offrait à Harrison de le libérer de sa surveillance constante pendant quelques heures, afin qu'il puisse profiter du beau temps et se promener. Une fois ou deux, Harrison accepta le service et partit en excursion à la campagne avec Nell, bien qu'elle ne fut, pour sa part, pas vraiment heureuse en de telles occasions. Elle avait l'impression que quelque chose pourrait « arriver »

pendant leur absence. Mais Tony se moquait de ses craintes.

— Tout va bien, ma chère, lui disait-il. Il ne s'en mêlera pas pour le moment, pas encore. S'il y pense, ce sera plus tard, quand ce sera bientôt la fin. Il prépare simplement le terrain pour une idée qu'il a de l'avenir et je ne vois pas pourquoi nous ne profiterions pas maintenant de son offre de surveillance. Nous pouvons être sûrs qu'il veut que personne ne touche à quoi que ce soit ou n'entre. Et le « ratio » n'a pas à être modifié avant huit heures ce soir, bien après que nous soyons rentrés et qu'il soit parti.

C'est ce qui se produisit à ce moment-là. Le Joaillier surveillait assez fidèlement et Harrison examinait toujours tout à son retour, pour constater que tout était en ordre, bien qu'une fois il se soit imaginé que ses armoires avaient été visitées, comme si quelqu'un avait fouillé ou cherché quelque chose. Mais si le Joaillier avait cherché des papiers ou des formules, il avait été déçu, car ceux-ci étaient conservés à la banque sous les signatures conjointes de M^{lle} Gwynn et de Harrison.

C'est au cours de ce huitième mois que Tony découvrit que la maison était surveillée. Il avait déjà vu l'homme auparavant, de manière inconsciente, mais cette nuit-là, en regardant

par la fenêtre au moment de baisser le store, il aperçut l'homme qui se tenait en face, sous l'éclat du lampadaire.

L'homme regardait manifestement la maison et Harrison s'arrêta, le store à moitié baissé, pour l'observer. Il se souvint soudain qu'il l'avait déjà vu plusieurs fois auparavant et toujours dans les environs. Soudain, l'homme sembla se rendre compte qu'il avait attiré l'attention, car il se retourna et remonta maladroitement la rue d'un air entendu. Harrison l'observa attentivement et constata qu'il s'agissait d'un homme grand et costaud, susceptible d'être dangereux si cela s'avérait nécessaire. Puis il tira le store et retourna à son travail, se demandant s'il ne devenait pas soupçonneux.

Trois nuits plus tard, alors qu'il devait sortir pour acheter quelque chose dont il avait besoin, il vit à nouveau le même homme, cette fois-ci parlant à quelqu'un juste à l'entrée d'une rue latérale, d'où il pouvait voir la maison. Un soupçon soudain vint à Harrison quant à l'homme à qui la brute parlait et il se retourna rapidement et passa l'entrée de la ruelle latérale. Au moment où il franchit le coin de la rue, il aperçut M. Moss, qui semblait reculer pour éviter d'être vu.

Il ne fit rien qui put montrer qu'il avait reconnu le Joaillier. Au contraire, il entra dans la

première boutique qu'il rencontra. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, le Joaillier était parti et le grand costaud descendait la rue d'un air insouciant. Il s'arrêta un instant et commença à revenir sur ses pas, patrouillant manifestement devant la maison.

Harrison avait maintenant la certitude que la maison était surveillée et plus encore, que le Joaillier était l'instigateur de cette surveillance. Tout cela le mettait très mal à l'aise, si bien que le jour suivant, il eut une longue conversation avec Nell Gwynn à ce sujet et elle lui raconta en retour tout ce qu'elle avait caché jusqu'alors.

— Qu'est-ce qu'il prépare ? C'est ce qui m'intrigue, dit Harrison. Pense-t-il que nous allons nous enfuir avec le cylindre chauffé au rouge dans nos poches, ou a-t-il un sale plan en tête ? J'aimerais que tout soit fini.

Cette nuit-là, lorsque le réveil sortit Harrison du sommeil, à 2 heures du matin, pour qu'il jette un coup d'œil à la chaudière, il eut une surprise étrange et désagréable. La fournaise était éteinte. C'est-à-dire que la chaux était encore chaude, mais le jet de gaz s'était éteint.

Il prit une boîte d'allumettes et alluma une lampe pour s'en assurer, mais il n'y avait aucun bruit de gaz qui s'échappait. Il courut jus-

qu'au compteur et le trouva ouvert, comme d'habitude, puis il essaya les autres gaz de la maison, mais aucun ne s'alluma. Il regarda les lampes à gaz de la rue et constata qu'elles brûlaient toutes comme d'habitude, puis il retourna à son fourneau, désespéré. Que se passait-il ? Si le gaz ne s'allumait pas bientôt, toute l'expérience et tous ces nombreux mois d'observation épuisante seraient gâchés et perdus.

Il se tenait là, ses pieds chaussés de bas et écoutait. Au loin, il lui semblait entendre un faible bruit. Il courut jusqu'à la porte de la chambre et mit la tête dehors, mais le bruit n'était pas dans la maison. Il retourna précipitamment vers la chaudière et écouta. Il l'entendit à nouveau – un léger tapotement, puis un son étrange, métallique et de nouveau un murmure bas et vague – il pensa à des voix d'hommes, mais il ne pouvait en être sûr. Il gratta une allumette et regarda dans toute la pièce. Il n'y avait rien.

Il prit un morceau de tuyau de fer pour s'en servir d'arme et regarda à nouveau autour de lui. L'allumette lui brûla les doigts et il la laissa tomber. Il entendit à nouveau le bruit faible. Il semblait venir de la direction du four dont il s'approcha. Il entendait les sons très distinctement maintenant, bien que très bas et lointains, ils paraissaient venir de quelque part derrière le four, au-delà de la fournaise. Mais

le mur était là et seule une maison vide se trouvait de l'autre côté. Il le savait, car il l'avait lui-même visitée avant de prendre celle dans laquelle il se trouvait.

Il se rendit soudain compte qu'il y avait des hommes dans l'autre maison, de l'autre côté du mur et qu'ils étaient en train de faire quelque chose, que ce devait être eux qui avaient coupé son alimentation en gaz et qu'ils étaient en train de ruiner la grande expérience. Il saisit son tuyau de fer et se tourna précipitamment vers la porte. Dans la minute qui suivit, le gaz se mit à couler à flots, sifflant vigoureusement dans les gros tuyaux. Il mit une allumette dans le four, puis s'installa pour réfléchir à tout cela, si bien qu'il décida de ne rien faire jusqu'au matin, mais de rester debout le reste de la nuit et de rétablir la température du four.

Le matin, il sortit, devant et derrière et jeta un coup d'œil à la maison voisine, mais elle n'était pas occupée. Les fenêtres étaient sales et l'avis « MAISON À LOUER » était toujours affiché sur les fenêtres. Après cela, il retourna à sa surveillance.

Lorsque Nell vint dans l'après-midi pour le relever, il lui raconta ce qui s'était passé pendant la nuit. Après qu'il eut terminé, elle resta silencieuse une minute, puis dit brusque-

ment :

— Je voudrais que tu sortes tout de suite, Tony, et que tu achètes un revolver. Je ne suis pas du tout heureuse. Il va se passer quelque chose et je veux que tu suives mon conseil dans cette affaire.

En conséquence, une heure plus tard, Harrison, muni d'un permis, entra chez un armurier et en ressortait avec un beau et lourd Smith et Wesson dans sa poche, ainsi qu'une boîte de cinquante cartouches.

— Nell a raison, se dit-il. Je me sentirai plus heureux ce soir.

Après s'être procuré l'arme, il rendit visite au propriétaire de la maison voisine, qui était aussi le propriétaire de celle qu'il habitait. Là, il se renseigna pour savoir s'il pouvait passer par l'autre maison. Mais on lui répondit qu'elle était louée depuis trois semaines. Cela rendit les choses un peu plus claires et Harrison commença à entrevoir une explication possible. Il résolut, s'il le pouvait, de découvrir qui étaient ces étranges locataires qui prenaient une maison et laissaient les fenêtres non nettoyées et l'avis affiché et qui, à deux heures du matin, se mêlait de couper le gaz et d'éteindre sa chaudière.

Il rentra chez lui et demanda à Nell si elle avait vu M. Moss. Elle lui dit que le Joaillier ve-

nait de descendre la rue en compagnie d'un autre homme, qui était vêtu d'une salopette bleue.

— Alors je parie qu'il n'y a personne à côté maintenant, répondit-il, car il lui avait donné toutes ses nouvelles. Je vais essayer la porte de derrière.

À sa grande joie, il trouva la porte de derrière non verrouillée. Il l'ouvrit sans bruit et entra à l'intérieur. Il pénétra sur la pointe des pieds dans la cuisine, puis longea le petit couloir jusqu'à la pièce de devant. Là, il trouva une lampe de plombier et un sac d'outils, près de la porte, mais personne dans la maison. Il fit le chemin inverse et entra dans la petite pièce du milieu. Il y avait une odeur de plomb blanc et de gaz brûlé et c'est là qu'il trouva l'explication de tout ce qui le dérangeait.

Dans le coin le plus éloigné, contre le mur le séparant du sien, se trouvait un fourneau en tous points semblable. Sur le sol, devant lui, se trouvait un tas de cendres humides et près de lui, un cylindre métallique massif et neuf que Harrison reconnut immédiatement comme étant une « boîte à pression », identique à celle de son fourneau. De toute évidence, le fourneau et le cylindre avaient été fabriqués par les mêmes entreprises auxquelles il s'était adressé.

Il s'approcha de la porte et écouta, puis revint en arrière et s'empara du cylindre.

La tête était vaguement vissée et avec un ou deux tours, il la libéra. À l'intérieur, il y avait une quantité de carbone brut, ce qui le fit sourire plutôt sinistrement, car maintenant il percevait toute l'intrigue. Il revissa la tête du cylindre et se rendit rapidement dans la cuisine, car le Joaillier et son homme, ou ses hommes, pouvaient revenir à tout moment. Au moment où il sortait la porte de derrière, il entendit le cliquetis de la poignée de la porte d'entrée et sut qu'il était temps de s'échapper. Il posa une main sur le muret qui séparait les deux petites cours et sauta par-dessus pour se rendre dans la sienne, puis il se précipita pour raconter tout ce qu'il savait à Nell.

— Tu vois comment Moss veut nous mettre en danger, conclut-il. Il viendra bientôt, un de ces jours, et proposera de prendre ma garde pendant que je t'emmènerai faire un tour. Pendant notre absence, il apportera son cylindre, qu'il a rempli de carbone et d'autres déchets et le mettra dans notre four, à la place du cylindre authentique qui contient les diamants. Il le chargera dans son propre fourneau et en abaissera la température selon une formule plutôt pittoresque que je lui ai donnée il y a des mois et qu'il a probablement notée soigneusement pour l'occasion. Je te le dis, Nell,

c'est un salaud de la pire espèce ! Il veut non seulement nous priver de notre part des diamants, mais aussi de notre chance de nous marier bientôt. Je suppose que cette brute pense que tu pourrais le regarder si l'expérience s'avérait être un échec, comme il veut le faire croire !

Il s'arrêta, essoufflé par la colère et l'amertume et la jeune femme hocha la tête, avec un petit rire méprisant devant la futilité des plans mesquins du Joaillier.

— La beauté de la chose, poursuit Harrison, c'est que je vais le laisser faire tout ce qu'il a l'intention de faire, mais il y aura une petite modification qui fera une légère différence. Je vais fabriquer un cylindre factice, en argile réfractaire, le placer en haut du fourneau et mettre le vrai cylindre hors de vue, en bas. Que penses-tu de cette idée ?

— Splendide ! dit Nell, ravie. C'est une idée splendide. Nous l'aurons sur toute la ligne, n'est-ce pas ? Et il n'osera pas dire un mot après, quand il découvrira comment nous nous sommes retournés contre lui, comme on dit chez nous.

— Oui, je pense que nous l'aurons bien eu, dit Harrison. Il prendra le cylindre visible et factice et laissera le sien à la place. Puis il mettra le factice dans son propre fourneau,

croyant qu'il contient les diamants. Pendant ce temps, nous enlèverons le sien et le cacherons jusqu'à ce que nous en ayons besoin, puis nous remettrons le véritable cylindre à sa place. Dans un mois à partir d'aujourd'hui, nous ouvrirons le vrai et nous prendrons les diamants, s'il y en a, sans dire un mot à Moss. Ensuite, nous remettrons le faux cylindre dans le four et nous l'inviterons à venir assister à son ouverture, en lui disant que nous l'avons refroidi pendant des jours et qu'il est maintenant prêt. Dès que nous l'aurons ouvert, il secouera la tête et dira qu'il craignait que l'expérience n'aboutisse à rien... juste une question de chance. Puis il s'en ira coude au corps, persuadé qu'il a le vrai cylindre en sécurité dans son propre fourneau... tu vois ?

Harrison s'avéra être une sorte de prophète, car en aucun cas il ne manqua sa cible. Le Joaillier lui proposa de lui prendre son tour de garde un jour prochain, pour qu'il emmenât M^{lle} Gwynn faire une sortie. À son retour, un examen très rapide lui montra que le Joaillier avait effectué l'échange. Lorsque les deux amoureux furent assurés du fait, ils se regardèrent et rirent de bon cœur. Ensuite, ils sortirent le faux cylindre du fourneau et le cachèrent à la banque.

Trois semaines plus tard, Harrison retira le cylindre authentique du fourneau et le rem-

plaça par le cylindre truqué. Puis il mit le vrai cylindre dans du sable chaud pour le refroidir. À la fin d'une autre semaine, il jugea qu'il était sans risque de l'ouvrir.

Mais lorsqu'ils voulurent l'ouvrir, ils constatèrent que la tête de vis était désespérément soudée au reste du cylindre. Harrison, cependant, avait prévu cela et s'était équipé d'une scie à métaux appropriée et d'une abondante réserve de lames de rechange. Mais avant de faire quoi que ce soit d'autre, il perça un petit trou sur le côté du boîtier en acier pour laisser échapper les gaz emprisonnés. Lorsque le foret perça la dernière partie de l'acier, il y eut un bruit sec et un sifflement strident de gaz. Le foret fut arraché de la main de Harrison et claqua contre le mur opposé, mais, heureusement, ni lui, ni Nell ne furent blessés.

Tout de suite après, il se mit à la scie, travaillant fébrilement, mais ce n'est que tard dans la soirée qu'ils ont pu atteindre le contenu du cylindre. Quand ils y parvinrent, ils trouvèrent une masse de scories et de matière vitreuse que Harrison examina soigneusement, puis brisa prudemment en morceaux.

Ils l'examinèrent petit à petit, mais ne virent pas le moindre signe de diamant. Ils commencèrent à être déçus, car ils avaient fon-

dé tant d'espoirs sur le succès de cette grande expérience. Puis, au moment où ils se préparaient à admettre leur échec, Harrison vit quelque chose et poussa un petit cri d'excitation. Il brandit immédiatement un fragment de scorie anguleux, dans lequel étaient enchâssés trois objets de taille raisonnable, que Nell et lui identifièrent immédiatement comme des diamants.

Ils continuèrent à chercher, mais ne trouvèrent rien de plus, bien qu'ils réduisirent tout le contenu en fine poudre, pour être sûrs de ne rien manquer. Après tout, ils ne s'étaient pas si mal débrouillés, car les trois diamants rapportèrent par la suite un total de 4 700 £, ce qui, sans être une somme énorme, était suffisant pour offrir un début de vie très confortable aux deux Américains impécunieux.

Il reste peu de choses à raconter. Le lendemain, M. Moss fut invité à l'ouverture officielle du cylindre, qu'il imaginait, bien sûr, être le faux cylindre qu'il avait lui-même introduit dans le four. Lorsqu'il fut finalement ouvert et que l'on ne découvrit rien d'autre qu'un mélange de mâchefer et de carbone grossier, il se montra quelque peu sarcastique et souligna les dépenses considérables auxquelles il avait dû faire face. Il suggéra, avec beaucoup d'impolitesse, à Tony de remballer son matériel et de s'en aller, car il avait perdu tout intérêt à leur

relation. Puis il sortit et les laissa tous les deux, se regardant fixement, très en colère.

— Je dois lui donner un coup de poing sur la tête avant de lui dire au revoir ! dit enfin Tony. Un bon et confortable coup de poing !

— Je ne veux pas, dit la jeune femme. Partons d'ici après avoir détruit le vrai cylindre. Nous ne devons pas le laisser, il pourrait lui dire la vérité.

C'est ce qu'ils firent et pendant ce temps le Joaillier était parti dans la rue, se félicitant de son arnaque. Un peu plus tard, Harrison et Nell sortirent de la maison dans laquelle ils avaient passé tant d'heures à surveiller le four.

— Eh bien, c'est fini ! dit Tony en verrouillant la porte.

Puis il apporta la clé au propriétaire et lui dit adieu.

— Il va ouvrir le cylindre factice ce soir, dit Harrison plus tard dans la soirée, pendant leur dîner dans un bon restaurant. Je propose, quand j'aurai une chambre pour ce soir, que nous allions par là quand je te ramènerai chez toi. Nous jetterons un coup d'œil par-dessus le mur du fond et nous verrons s'il est là. Ce serait charmant de voir son visage quand il retirera l'argile de ce fac-similé et découvrira quelle sorte de diamants il a là. Je me sens

vertueux de penser que nous avons eu le dessus sur une telle brute !

La nuit était tombée bien avant huit heures, si bien que Tony Harrison et Nell Gwynn n'eurent aucune difficulté à se mettre en position, sans être remarqués, ce qui leur permettait de voir par-dessus le muret et à travers la minuscule cour dans la pièce arrière où le four était installé.

Le gaz était allumé et ils purent voir que le Joaillier était penché sur quelque chose sur le sol, qu'il tapait avec un marteau.

— Il est à l'œuvre, nous arrivons juste à temps ! dit Tony, avec un frisson de joie dans la voix. Il est en train de faire tomber l'argile réfractaire.

Soudain, il y eut un hurlement blasphématoire, vague et étouffé par la fenêtre qui les séparait et ils virent le Joaillier commencer à frapper la chose sur le sol, follement, avec son marteau. Harrison s'appuya contre le mur et éclata de rire.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. Il l'a enfin fait !

La jeune femme aussi était essoufflée à force de rire. Ils restèrent une minute de plus à regarder le Joaillier frénétique, puis Harrison passa son bras sous celui de M^{lle} Gwynn.

— Viens, Nell, dit-il. Il apprend bien sa leçon !

Et tous deux se retournèrent et se dirigèrent vers la maison de la jeune femme, laissant un Joaillier gros et furieux battre sauvagement avec un marteau un morceau de fer brut de deux pieds.

William Hope Hodgson

Toutes ses nouvelles
Tome 6



Gloubik Éditions

Retrouvez cette nouvelle dans Toutes ses nouvelles - tome 6

- La vallée des enfants perdus
- Date 1965 : La guerre moderne
- Ma maison sera la maison de la prière
- La vengeance de Tommy Dodd
- La femme du juge Barclay
- Comment l'honorable Billy Darrell a fait tourner la chance
- Les hippocampes (nouvelle traduction)
- La vengeance de Parson Guyles
- L'amitié de Monsieur Jeynois
- L'auberge du Corbeau Noir
- Ce qu'il s'est passé sur le Thunderbolt
- Jem binney et le coffre-fort de Lockwood Hall
- Comment Sir Jerrold Treyn s'est occupé des Hollandais à Caunston Cove
- À malin, malin et demi
- Éloi Éloi Lama Sabachthani
- Dans l'œil du cyclone (nouvelle traduction)